

COURS DU 26 MAI 1887

RL III § 5 (suite), § 6-7

La question des objets dépendants me paraît être une trouvaille propre à Husserl. Certes, l'idée même d'objet dépendant n'est pas nouvelle, puisqu'on en trouve un exemple typique dans le *Ménon* de Platon. C'est le passage où quittant le thème propre du *Ménon* (la question de savoir si la vertu peut s'enseigner ou non), Socrate fait faire des exercices d'entraînement à Ménon sur d'autres questions : la couleur, mais aussi la figure (Ménon, élève de Théodore, est frotté de mathématiques, comme tout le monde dans l'école platonicienne). Et Socrate parle de la figure comme moment dépendant dans son rapport avec la couleur : « J'appelle figure ce qui accompagne toujours la couleur ».

Donc, l'idée n'est pas absolument nouvelle, surtout si l'on songe à son pendant dans la théorie de la signification en *RL IV* qu'est l'idée d'expression syncatégorématique. La théorie des syncatégorèmes remonte en effet aux plus anciens traités logiques du Moyen-Âge. En revanche, le développement de l'idée d'objet dépendant est bien propre à Husserl.

Reprenons la lecture de *RL III*, § 5, au bas de p. 18, pour enfoncer une fois de plus le clou de l'anti-psychologisme que Husserl partage sans réserve avec Frege. On en connaît généralement les développements thématiques d'ensemble, par exemple dans le texte de *L'idée de la phénoménologie*, ou encore, plus tard, dans les *Ideen I*, mais on ne sait pas assez qu'il est d'origine logique et qu'il s'est gagné dans les *Recherches logiques*. Il est affirmé ici :

« Il nous suffit de dire ici objet et partie d'objet à la place de contenu et de parties de contenu... » (*RL III*, § 5, p. 18, suite)

Jusqu'à présent nous avons surtout parlé de dépendance ou de non-indépendance de contenu, ce qui veut toujours dire contenu de représentation, plutôt qu'objet. Maintenant, nous allons parler expressément d'objet.

Husserl avait écrit : « *Des contenus non indépendants ne peuvent donc exister qu'en tant que parties de contenus.* » (fin du paragraphe précédent, p. 18).

Le côté passionnant de cette affaire, c'est que tout ce que Husserl développe sur le thème de la dépendance ou non-indépendance menace l'évidence opposée, celle de l'objet indépendant. Or cette idée, qui s'impose à lui dans la théorie de la signification, est celle d'un sens plein s'offrant en présence et n'ayant besoin de rien.

Je quitte ces questions qui nous ont peut-être déjà menés trop loin, pour suivre la marche calme du texte, et revenir à l'affirmation de l'indifférence radicale qu'il y a entre l'idée d'objet dépendant et toute considération sur les modes de représentation.

« Il nous suffit de dire ici objet et partie d'objet à la place de contenu et de parties de contenu (si nous prenons le terme de contenu comme terme de moindre extension, limité à la sphère phénoménologique), pour obtenir une distinction objective... » (*RL III*, § 5, p. 18, suite).

Au début, la sphère dite phénoménologique était encore considérée comme subjective. Il est de fait que l'idée de la phénoménologie est née dans le giron de l'attitude fondatrice d'une science, qui en réalité est une attitude naturelle, c'est-à-dire dans le giron du psychologique et de la psychologie. Très souvent, dans la première édition, il y a donc « psychique » ou « psychologique », et le phénoménologique est dit ici « sphère » (« sphère » de la représentation). Mais on est justement en train de franchir cette sphère en passant de « contenu » à « objet », c'est-à-dire qu'on est en train de comprendre le phénoméno-logique comme onto-logique. C'est en effet dans le cours des *Recherches logiques* que Husserl réhabilite le vieux terme d'« ontologie ».

« Il nous suffit de dire ici objet et partie d'objet à la place de contenu et de parties de contenu (si nous prenons le terme de contenu comme terme de moindre extension, limité à la sphère phénoménologique), pour obtenir une distinction objective qui soit affranchie de tout rapport, d'une part avec les actes d'appréhension et d'autre part, avec toute espèce de contenus phénoménologiques à appréhender. Il n'est donc besoin d'aucune référence à la conscience (Rückbeziehung = rétro-référence ou ré-férence, autrement dit il n'est pas besoin de revenir à la conscience. G.G]) par exemple à des différences dans le « mode de se représenter... » (*RL III*, § 5, p. 18, suite).

On voit ici que la phénoménologie n'a pas toujours été une philosophie de la conscience et qu'elle est d'abord quelque chose comme une ontologie du logique. Il est vrai qu'en tant que phénoménologie (c'est-à-dire si l'on s'en tient à ce qui se montre), nous serions tentés de dire : ce qui se montre à la conscience, ou bien – ce qui serait plus clair mais pire – : *dans* la conscience. Mais non ! Le “se montrer” du phénomène est

complètement atopique ; il a lieu, mais il n'a pas de lieu, en particulier pas de dedans. Ce que maladroitement Husserl appelle psychique en 1901 et qu'il traduira en phénoménologique en 1913, ne doit donc pas être pris à la lettre. C'est une coquille vide.

Le problème est exactement le même que celui du recours à la vie psychique solitaire dans *RL I*, § 8. Le mouvement des dix premiers paragraphes de *RL I* était de séparer l'indice ou la manifestation et la signification, pour arriver à la signification dans sa pureté même, dans ses caractéristiques essentielles, irréductibles à celles de l'indication. Ce mouvement trouve son lieu qui est le lieu mythique de la vie psychique solitaire dans *RL I*, § 8.

Il n'est pas innocent que la phénoménologie ne puisse trouver le phénomène (*i. e.* le « comment c'est » de ce dont elle parle, le comment ça se montre) qui rend possible la compréhension ontologique du logique que dans le langage du psychique, de la vie de l'âme, ou quelque chose de ce genre. C'est une coquille vide, mais elle s'impose cependant encore à Husserl. Et malgré ce qui est dit dans la phrase que je viens de lire, la conscience continue malheureusement à s'imposer, et le lieu de la phénoménologie restera toujours la région conscience.

Dans les *Ideen I*, on voit très bien le mouvement par lequel Husserl essaie de détacher l'espace logico-ontologique comme phénoménologie de la région conscience ; et on voit aussi comment il pense avoir rendu inoffensive l'idée de conscience (lui avoir enlevé son venin) en la distinguant de la *psyché* et en la mettant en équivalence avec le « principe des principes », qui veut que tout donné ait un droit imprescriptible à être pris en compte tel qu'il est donné. La conscience ne désignerait plus que le lieu utopique ou atopique, où j'ai affaire à ce donné qui demande à être recueilli tel qu'il se donne lui-même.

À ce niveau, la phénoménologie a énormément de mal à se débarrasser d'un phénoménalisme, et il y a dans Husserl lui-même l'origine de sa mécompréhension typiquement anglo-saxonne. En effet, presque tous les auteurs anglo-saxons qui parlent de lui voient dans la phénoménologie un phénoménisme ou un phénoménalisme, c'est-à-dire quelque chose qui consisterait au fond à récolter les données primitives de la conscience. Or si cette expression a un sens chez Bergson, elle n'a pas de sens authentique chez Husserl, encore que les formulations husserliennes soient équivoques, et permettent, d'une certaine façon, de confondre le non-lieu (l'atopie) phénoménologique avec cette espèce de lieu universel que serait l'avoir-conscience-de.

Cette confusion toujours menaçante, malgré la vigilance de Husserl sur les hypostases du psychologisme transcendantal (qui est en un sens plus aiguë que celle de Kant), a pour pendant une détermination du phénomène comme ce qui se montre tout simplement, elle implique une certaine contamination du phénomène comme l'être-donné par l'idée positive (ou phénoméniste- de données primitives – idée qui suppose l'être-donné donné en présence et sans reste (*i. e.* l'être-donné comme essentiellement apprésentable).

Sur ce point, ce n'est pas un hasard si Heidegger renverse la compréhension du phénomène de la phénoménologie que Husserl dit objectif ou ontologique. Il accepte bien entendu l'idée que la phénoménologie est une ontologie, mais il corrige le concept même de phénomène qui est la base de la phénoménologie husserlienne. Chez lui en effet, le phénomène est plutôt essentiellement inapparent et non pas essentiellement paraissant (il n'est pas donné en présence et apprésentable sans reste).

Et Heidegger s'attache à arracher le phénomène à son inapparence, c'est-à-dire à le faire paraître en un sens second ou métaphorique, dans un tour de langage, dans le tour de la description même. C'est-à-dire que dans l'analytique existentielle, la description n'est jamais une transcription, mais bien – j'hésite à employer des mots massifs comme création, imagination, etc., mais imagination au sens de *Einbildung* convient, je crois – la venue dans une forme, le donner-forme au "comment c'est" de l'étant. Car c'est bien l'étant qui se montre de lui-même dans son mode d'être, mais il ne se montre pas en lui-même, mais simplement dans le tour de langage de la description. On voit par là que l'analytique existentielle, pour autant qu'elle peut être dite descriptive, est surtout scripturale, scripturaire.

C'est un jeu dans la langue. Ce n'est pas une série de jeux de mots qu'on pourrait dissiper avec le mépris d'un souffle, bien qu'il s'agisse néanmoins de jeux de mots, dans la mesure la langue a un certain jeu, ou plus exactement dit le jeu par lequel l'étant est toujours joué déjà *a priori*, ou dans un mode d'être. Ce jeu qui fait la différence de l'étant et de son comment ne peut « apparaître » (guillemets nécessaires ici) que dans le jeu du langage sur la langue, c'est-à-dire dans un mode d'écriture.

Mais, redisons-le : pour Husserl, il n'y a pas d'écriture ; le phénomène est totalement apparent si je ne le manque pas, si je l'extrais des confusions et que je le sépare des équivoques, voire des recouvrements historiques (l'histoire étant oubli des origines), etc. – c'est-à-dire si je le sépare de toutes les connotations traditionnelles, pour

revenir aux choses mêmes. Pour Husserl, si je fais ce simple travail – en un sens c'est un simple travail – de vigilance, alors le résultat est la venue en présence de l'objet dans son comment, la pure et simple venue en présence. On peut donc aller rechercher – *repetere* – le phénomène qui est répétable au sens de réitérable. Et cette réitérabilité est le garant de la présence pleine.

Autrement dit, l'idée husserlienne de sens est tributaire de la présence pleine, et par conséquent de l'intuition. Et Husserl essaiera même de soumettre à cet idéal de présence pleine (d'intuitivité qui fait de la description une simple transcription) les moments de sens qui correspondent aux objets dépendants et qui, en tant que moments de sens, sont syncatégorématiques. Il essaiera même de soumettre à l'intuition le catégorial, c'est-à-dire les formes de l'objet quelconque, ainsi que les *a priori* matériels.

Ce qui est suggéré ici, c'est un lien entre la région conscience, c'est l'idéal de la présence, le fait que, dans la guerre signification / intuition, c'est l'intuition qui gagne la guerre au final. Dans les *Recherches logiques*, la conception de l'être en présence et le rapport de Husserl à l'écriture (c'est-à-dire ce qui concerne le texte même de Husserl) relèvent d'un idéal de description comme transcription.

Or, dans la version de 1901, il y a par moments des percées qui mettent en cause ces thèses husserliennes et qui soupçonnent le caractère toujours dépendant du sens ou de l'objet. Du même coup, apparaît l'idée que le sens échappe à la conscience, car, si avoir conscience veut dire se donner en présence, il n'y a pas moyen d'avoir conscience d'un objet dépendant.

Je ne peux pas, par exemple, me trouver en présence de la couleur comme moment dépendant. On va le voir tout à l'heure. C'est ce qui rend si comique cette opposition de je ne sais plus quel auteur, qui faisait de la philosophie sans le savoir par des suppositions chimériques, mais mieux que beaucoup de philosophes et qui disait qu'il voulait bien écrire sur un papier, à condition qu'on en enlève le blanc. Ce qui rend la chose comique, c'est qu'on ne peut pas enlever le blanc du papier. Cela revient à dire qu'on ne peut pas se représenter le moment blanc comme tel, mais seulement dans son adhérence au tout autre qui est le moment substance. Le blanc est blanc de quelque chose, il est ce qui est dit dans le papier. Si je veux me le donner en personne, il s'évapore. Le moment papier dans « papier blanc » n'est pas le moment blanc. Et en effet, il a un tout autre sens – le sens de l'unité d'une diversité empirique dans une chose. Et

cela ne définit pas la couleur. Et il en va de même, par exemple les qualités tactiles (il n'y a pas de rugueux sans un quelque chose de rugueux).

Mais soupçonner qu'il n'est pas possible d'avoir conscience du sens, c'est soupçonner qu'il n'y a pas d'image du concept. C'est l'idée hellénique d'une solidité du logique. Or la développer engage à récuser l'évidence de l'horizon de la présence, qui est la condition nécessaire de l'idéal de l'appréhension. Et si on la récuse, la phénoménologie de tel ou tel phénomène ne peut plus s'élever à l'idée de nécessité apodictique, et elle ne peut donc pas devenir science. Cela supprimerait la philosophie de Husserl, car il n'y aurait plus de possibilité de faire une ontologie de la région conscience en général, c'est-à-dire une *mathesis universalis* de second degré.

Si je dis tout cela, c'est parce que la dépendance me paraît un thème *anti-métaphysique* par excellence.

« Il n'est donc besoin d'aucune référence à la conscience (*Rückbeziehung*) par exemple à des différences dans le « mode de se représenter » pour définir la différence dont il est ici question, entre l'« abstrait » et le « concret ». Toutes les définitions qui utilisent une telle différence, ou bien sont (par suite d'une confusion avec d'autres concepts de l'abstrait), ou bien prêtent à un malentendu, ou bien ne sont rien d'autre que des expressions, prises subjectivement, de l'état de choses purement objectif et idéal, quoique d'ailleurs ce soient des tournures de ce genre qui s'imposent immédiatement à l'esprit. » (*RL III*, § 5, p. 18-19, suite)

Dans la même série de questions, la note 4, p. 18 (première édition) met en doute l'idée même d'indépendance. Elle n'a pas sauté par hasard en 1913, mais parce que l'idéal même d'intuition catégoriale est définitivement gagné. C'est sur cette idée de l'intuition de l'être que Husserl construit la phénoménologie comme logique transcendantale. Et il lui est donc certainement apparu que cette note 4 mettait en danger l'idée d'indépendance

§ 6 Suite. Passage à la critique d'une définition courante

« C'est ainsi qu'on entend parfois exprimer la différence entre contenus indépendants et contenus dépendants par la formule séduisante que voici : les contenus (ou suivant les cas, les parties d'un contenu) indépendants pourraient être représentés pour eux-mêmes, les contenus dépendants pourraient être seulement remarqués pour eux-mêmes, mais non pas représentés pour eux-mêmes. » (*RL III*, § 6, p. 19)

L'opposition est en allemand entre *für sich bewerkt* (= remarqués pour eux-mêmes) et *für sich vorgestellt* (= représentés pour eux-mêmes). Ce qu'explique Husserl (et qui est positif), c'est qu'on ne peut pas différencier les contenus indépendants et les contenus dépendants en différenciant deux attitudes subjectives, puisque le contenu perçu est tout entier ce qu'il est :

« Or, contre cette formule, on doit objecter que ce "pour eux-mêmes" joue un rôle très différent suivant qu'il s'agit des expressions distinctives "remarqués pour eux-mêmes" ou "représentés pour eux-mêmes". » (RL III, § 6, p. 19, suite)

Autrement dit, la question ne porte pas sur ce que je remarque ou non :

« Ce qui est remarqué pour lui-même est l'objet d'un acte de remarquer spécialement dirigé sur lui (d'un acte d'attention concentré sur lui) ; » (RL III, § 6, p. 19, suite)

Par exemple, je te fais remarquer : « Tu as vu le rouge de ces fleurs qu'on nous a offertes ! ». Je reviens alors sur quelque chose, pour le marquer par un mouvement d'attention intra-mondain, et par conséquent psychologique, dirigé sur cet aspect de l'objet. C'est cela le sens de l'expression : remarquer quelque chose pour soi-même.

Husserl poursuit :

« ... est dit représenté pour lui-même ce qui est l'objet d'un acte d'attention dirigé spécialement sur lui – du moins si ce pour lui-même doit avoir, dans un cas comme dans l'autre, une fonction analogue. Or, si on part d'une telle supposition, l'opposition entre ce qui peut être remarqué pour lui-même et ce qu'on peut se représenter pour lui-même est indéfendable. Est-ce que par exemple, dans l'une de ces deux catégories de cas, l'acte d'attention élective serait incompatible avec l'acte de représentation et devrait, par conséquent, l'exclure ? Mais des moments dépendants, comme des caractères ou des formes relationnelles, sont tout aussi bien (comme il a été exposé plus haut) objets de représentation dirigées sur eux que le sont des contenus indépendants, par exemple fenêtre, tête, etc. Sans quoi nous ne pourrions pas du tout en parler. » (RL III, § 6, p. 19, suite)

Si on comprend donc remarquer et se représenter dans l'horizon du "porter son attention sur", la distinction s'écroule, car je peux très bien porter mon attention sur les moments dépendants – c'est ce que je fais quand j'en fais la théorie.

« Porter attention à une chose pour elle-même et se la représenter pour elle-même (au sens que nous avons supposé) [c'est-à-dire effectivement au sens de diriger son attention.

G.G] s'excluent en général si peu que nous les trouvons conjoints : dans "l'appréhension" perceptive, ce qui a été fixé pour lui-même par l'attention est eo ipso représenté en même temps ; et à son tour, le contenu complet représenté pour lui-même, par exemple tête, est également objet d'attention pour lui-même.

À la vérité, le pour lui-même dans l'acte de représentation veut dire tout autre chose que ce que nous venons d'admettre. C'est ce qu'indique déjà clairement l'expression équivalente de se représenter séparément. [L'objet dépendant peut bien se représenter pour lui-même, mais on ne peut pas se le représenter séparément. Ce sont deux expressions tout à fait différentes. G.G] Ce que l'on vise manifestement par là, c'est la possibilité de se représenter l'objet comme une chose qui existe pour elle-même, ... »
(*RL III*, § 6, p. 20, suite)

Ce que je me représente séparément, je me le représente comme ce qui existe pour soi-même (par exemple, une tête de cheval sur le corps d'un homme). Mais je peux me représenter cette tête de cheval comme existant séparément, et de même, n'importe quelle partie du réel comme existant séparément. En rappelant cela, Husserl une fois de plus fait allusion à la critique de Locke par Berkeley, qui est la scène primitive de la théorie des objets dépendants et des objets indépendants dans les *RL*.

Que veut-on dire par se représenter séparément ? Manifestement, la possibilité de se représenter l'objet comme une chose qui existe pour elle-même, comme une chose indépendante dans son existence à l'égard de toute autre :

« Pouvoir se représenter pour elle-même une chose ou un fragment de chose, cela signifie qu'elle est ce qu'elle est, même si tout ce qui est en dehors d'elle était réduit à néant ; ... »
(*RL III*, § 6, p. 20, suite)

On retrouve ici exactement les mêmes passages que ceux qui concernent tout fragment de réel quant aux autres fragments de réel, dont il est en fait entouré ou auquel il est en fait attenant. Tout cela est contingent. Autrement dit, nous ne sommes pas dans le cas de l'objet dépendant que je ne peux pas me représenter séparément en raison d'une nécessité d'essence. (Les morceaux du réel en tant que morceaux du réel ne relèvent jamais de nécessités d'essence.)

Avec la dépendance, il s'agit là d'une relation interne : il est intérieur à, ou il est dans l'essence de, l'être coloré d'être une qualité de chose. C'est en ce sens-là que séparer le blanc du papier n'a pas de sens ; mais comme couleur réelle, cela a un sens, parce qu'il y a par exemple du papier rose. Et je peux très bien séparer le blanc, si je le

considère comme cette couleur, et non pas cette autre. Si je m'occupe des couleurs qui sont, et non pas de leur être couleur (différence ontologique), alors effectivement, il n'y a rien qui oblige tous les papiers à être blanc. Mais le moment être-coloré, qu'il soit rose, blanc, jaune, vert, etc. (ce qui est contingent), est en revanche dans une relation interne inséparable, et d'essence, avec le moment du papier ou le moment mur, le moment brique, le moment n'importe quoi, mais avec le moment unité objective du contenu sensuel (contenu sentique) qui fait de ce contenu une qualité de...

Ici, l'intentionnalité n'est pas une aventure de la conscience, mais une structure ontologique – une structure logique du réel qui emporte l'être. Et il s'agit d'un réquisit phénoménologique, d'une condition de possibilité du paraître même. Aucun contenu ne serait, ni ne pourrait être senti, s'il n'était pas qualification de chose (s'il n'y avait pas le moment *quale* dans sa différence avec le moment chose, qui est l'unité nécessaire de deux moments inséparable, n'ayant cependant rien à voir).

Redit dans le langage de Kant, c'est du synthétique originaire. Ce qui veut dire que (par exemple) toute couleur donnée, quelle qu'elle soit, n'est pas le prédicat qui découle nécessairement de ce dont elle est la couleur comme d'un sujet. C'est Leibniz qui imagine les choses ainsi, car il imagine que tout réel est du logique qui passe à l'existence, et il entend la logique dans l'horizon d'évidence de la substance, et donc en référence au couple substance-attribut, ou sujet-prédicat (s'il s'agit d'un énoncé), et de telle façon que le sujet déploie ses attributs.

Mais, en réalité, aucune couleur n'est l'attribut nécessaire d'aucun sujet – d'aucune substance. Et le moment couleur a un sens autre que le moment substance, que le moment-un. Donc l'un n'est pas non plus substance, ou alors il est *substantia phaenomenon*, comme le veut Kant. Substance veut simplement dire la nécessité du schème de la permanence, la nécessité qu'une diversité déploie, ou se déploie, et dans "déploie", il y a une origine à "dé-" (à partir de) : montre ses plis, s'étale, paraisse, à partir de. Le "ce à partir de quoi" tout senti se dé-ploie est le moment de l'unité objective qui, nous le savons, renvoie au sens phénoménologique de "substance". Et il ne s'agit pas de qualités appartenant à des sujets substantiels, étant donné qu'il n'y a aucune nécessité à ce que quoi que ce soit, le papier par exemple, soit blanc ou d'une autre couleur. En revanche, tout moment d'unité (et le senti n'est possible que sous condition du moment d'unité que j'appelle substance) appelle le déploiement selon la couleur. Ou en tout cas, tout moment couleur appelle le déploiement à partir du moment d'unité.

Peut-être aussi l'inverse est-il vrai. Peut-être en effet n'y a-t-il de substance que pour la vue, et pas pour l'oreille par exemple, ou pour le nez, ou pour la main, ou pour le goût. Ou tout au moins pas de la même façon. Des micro-analyses s'imposeraient ici. Que devient le moment dépendant substance, lorsqu'on prend en vue, non pas le *quale* en général (comme le fait simplement Kant dans les catégories de la qualité, cf. les « Anticipations de la perception »), mais qu'on s'attache à décrire les différentes modalités du moment substance selon les sensibles propres ? Est-ce que du rugueux se donne au toucher comme du coloré se donne à la vue ? Certainement pas de la même façon. Je ne sais pas. Il faudrait voir, faire des variations eidétiques, ou bien passer par l'interrogation wittgensteinienne de l'usage du langage, c'est-à-dire des possibles – et aussi bien à son usage fantastique – pour déterminer ce que l'on peut dire et ce qu'en revanche, on ne peut pas dire. Exemple : le drap empesé, qui n'a jamais été lavé, se montre certes rugueux, mais le moment de l'unité ne s'étale pas dans ce dont il est l'unité comme dans le cas de la couleur (seule la couleur étale la substance).

[*Question inaudible d'un étudiant*]

C'est autre chose. C'est la différence des *quale*. Tout *quale* est dépendant du moment substance, et il n'y a pas de substance infinie. Car s'il y avait pour tel *quale* une substance infinie, si par exemple le monde était rouge, il n'y aurait même pas de rouge. Souvenez-vous : l'identité sur est ce sur quoi se partagent les différences et elle n'est rien que le partage des différences.

*

Revenons donc à la tête du cheval, etc., aux parties réelles :

« [...] nous pouvons nous représenter qu'elle existe seule, pour elle-même, et qu'en dehors d'elle il n'y a rien. Quand nous nous représentons cette chose intuitivement, il se peut qu'un contexte, un tout qui la comprend, soit donné avec elle, et même qu'il nous soit donné inévitablement. » (*RL III*, § 6, p. 20, suite)

Cela rejoint ce que nous disions : à tout contenu réel de la perception, il faut un horizon d'autres contenus réels. Et c'est un *a priori* qui est purement formel, qui concerne tous les contenus réels et n'est lié à l'essence matérielle d'aucun, tandis que les dépendances, au sens des objets dépendants, sont des dépendances entre essences

matérielles. Il faut donc que tout ce que je perçois soit allusif d'un autre contenu réel, et que tel contenu, dans son essence, en appelle tel autre.

« Nous ne pouvons nous représenter le contenu visuel tête sans un arrière-plan visuel dont il se détache. Mais ce « ne pas pouvoir » est tout différent de celui qui doit définir les contenus dépendants. Quand nous considérons le contenu visuel tête comme indépendant, nous entendons par là que malgré l'arrière-plan inévitablement donné avec lui, il peut être représenté comme existant pour lui-même et, en conséquence aussi, être intuitionné isolément pour lui-même ; » (*RL III*, § 6, p. 20, suite)

La tête que je me représente ne flotte pas dans un néant, mais rien ne la relie essentiellement aux pieds. Ce lien est de l'ordre de la pure contingence, comme peindre une vache en rose et sa tête en jaune :

« Quand nous considérons le contenu visuel tête comme indépendant, nous entendons par là que malgré l'arrière-plan inévitablement donné avec lui, il peut être représenté comme existant pour lui-même, et, en conséquence aussi, être intuitionné isolément pour lui-même ... »

Ce que Husserl dit là n'est pas vraiment juste, car la question n'est pas tellement qu'il puisse être représenté comme existant pour lui-même, mais que ce qui le relie à d'autres moments du réel n'est pas de l'ordre d'une dépendance matérielle entre elles.

Il n'est donc pas absurde de se représenter un fragment de la réalité, parce que ce qui relie les fragments de la réalité les uns aux autres n'est pas du domaine du sens qui appelle par lui-même autre chose. Il n'en demeure pas moins nécessaire que tout fragment de réel renvoie au total du réel –, et qu'il n'y renvoie pas comme somme totale, ce qui serait une antinomie, mais au moins par la forme de l'espace et du temps, comme le veut l'esthétique transcendantale. Accordons néanmoins à Husserl cette formulation, car elle peut être satisfaisante si l'on fait attention à ce qu'il dit ici, à savoir qu'« *il peut être représenté comme existant pour lui-même* », et non qu'il peut être pris comme existant pour lui-même. La tête, je peux me la représenter pour elle-même, alors que je ne peux pas me représenter le blanc comme existant pour lui-même. Même si je la coupe, la tête existera toujours, car le cou n'est pas un lien idéal, mais simplement réel entre la tête et le reste. En revanche, il n'y a pas de guillotine pour séparer les moments dépendants de ce dont ils sont les moments dépendants :

« ... sauf que nous-mêmes ne pourrions nous le représenter, en raison de la force d'associations primitives ou acquises, ou à d'autres circonstances d'ordre purement

empirique. Mais la possibilité “logique” n’en serait nullement ébranlée, notre champ visuel “pourrait”, par exemple, se réduire à ce seul contenu, etc. [question de focalisation G.G.]. Ce qu’exprime ici [ici = impossibilité de se représenter séparément un objet dépendant. G.G.] le mot de représenter est plus nettement indiqué par celui de penser. Nous ne pouvons penser un caractère, une forme de connexion ou autres choses de ce genre, comme existant en soi et pour soi, comme séparées de tout le reste, par conséquent, comme existant exclusivement ; nous ne pouvons penser de choses de ce genre qu’à propos de contenus concrets. » (RL III, § 6, p. 21, suite)

Les concrets, ce sont les *realia* que je ne peux pas penser séparés, alors que tout moment survenant au réel peut être pensé séparé des autres.

« Partout où le mot penser apparaît dans ce sens particulier, on peut constater la présence d’une de ces tournures subjectives d’états de choses objectifs et en outre a priori, auxquelles nous avons déjà fait allusion précédemment. » (RL III, § 6, p. 21, suite)

Dire « *tournures subjectives d’états de choses objectifs* », c’est souligner que penser et se représenter, ont une portée immédiatement ontologique. Autrement dit, c’est définir ce que veut dire penser. Car, on ne pense jamais que ce qui est. Voir Platon : « Dis-moi, par Beau, tu penses bien quelque-chose ? – Oui. – Quelque chose qui est ? – Oui !, etc. »

« Des distinctions comme celles-ci : un objet (nous choisissons à nouveau le terme le plus général qui embrasse aussi les contenus intuitifs de vécus possibles) peut exister en soi et pour soi tandis qu’un autre ne peut exister que dans ou avec un autre objet, ne concernent pas des facticités de notre pensée subjective. » (RL III, § 6, p. 21, suite)

Penser n’est donc pas de l’ordre de la fantaisie : on ne pense que ce qui est pensable, on suit des nécessités aprioriques, aussi bien les nécessités de l’indépendance ou de la dépendance, que celles de la possibilité de la dépendance ou de l’impossibilité de l’indépendance. Dans tous les cas, on parle de “se représenter”, mais il ne s’agit pas de simples représentations au sens d’imaginaires fantaisistes quelconques. Il s’agit de représentations qui se représentent ce qu’elles peuvent seulement se représenter d’une façon nécessaire. Elles relèvent donc de ce que Husserl appelle des « *distinctions objectives* ». L’allemand dit « *sachlich* » (c’est beaucoup mieux que « objectif »), c’est-à-dire ce qui concerne la *Sache*, ce à quoi on a affaire, ce qui est en cause. *Zu den Sachen selbst* ne veut pas dire : retour aux choses-mêmes aux sens de *Dingen*, mais : revenir à ce à quoi on a affaire.)

Traduire ici “*sachliche*” par “objectif” convient dans la mesure où l’objectif s’oppose au subjectif, de même que le nécessaire au contingent. Mais c’est cependant gênant, parce que l’objectivité est généralement du domaine des sciences de la nature. En fait, l’idée de *Sache*, dans le passé logicien de Husserl (et chez Frege aussi), recouvre celle d’objet, ou plutôt d’objectualité (*Gegenständlichkeit*) (“objet” pourrait faire penser à une seule chose (*Ding*)). Ainsi, ce que Frege appelle *der Gedanke*, c’est une pensée déterminée à laquelle il accorde l’objectualité, c’est le corrélat de n’importe quelle proposition (ou de plusieurs propositions). Pour lui, la pensée n’est pas un terme, car il y a belle lurette que la logique n’est plus une logique des termes, mais une logique des unités propositionnelles – des unités de sens propositionnellement visés.

« Ce sont des distinctions objectives (*sachliche*), fondées dans l’essence pure des choses [non pas dans les choses, mais dans leur essence pure, et “chose” au sens le plus vague. G.G], mais qui, parce qu’elles existent et que nous les connaissons, nous obligent à énoncer qu’une pensée qui s’en écarterait serait impossible, c’est-à-dire qu’un jugement qui s’en écarterait serait erroné. » (*RL III*, § 6, p. 21, suite)

Un tel jugement ne serait pas simplement erroné de fait. Mais il indiquerait une erreur dans le domaine même du possible, et serait donc impossible.

« Ce que nous ne pouvons penser ne peut pas exister et ce qui ne peut pas exister [cette formulation qui est d’habitude qualifiée de rationaliste se trouve aussi chez Parménide. G.G], nous ne pouvons pas le penser : ... » (*RL III*, § 6, p. 21, suite)

Cela rappelle : « le réel est rationnel et le rationnel est réel » de Hegel, et la formulation est dangereuse, car elle joue sur l’équivoque du concept d’existence – équivoque que Husserl ne perçoit pas parce qu’il est trop mathématicien, et parce qu’en mathématiques l’idéalité et l’existence ne font qu’un. (C’est pourquoi, dans le calcul infinitésimal de type leibnizien, on définit la différentielle comme une quantité plus petite que toute quantité donnée ou donnable.)

L’existence dont parle ici Husserl n’est pas l’existence au sens de l’existence des *realia*, mais l’existence idéale mathématique ou logique. Or l’objet mathématique existe dans sa définition, ce qui revient à dire avec Kant que les mathématiques seules ont des définitions.

Quand Husserl dit d’un moment dépendant qu’il existe, il veut dire que ne pas pouvoir penser le moment couleur sans le moment chose n’est pas une *Phantasie*, une

représentation subjective de ma part, mais que que tout ce qui existe (si l'on entend l'existence comme horizon du réel) obéit à cette loi d'essence que tout *quale est res talis* (tout *quale* est d'une chose telle). Autrement dit : le moment de la qualification implique le moment réique, le moment chosique.

Ici, Husserl soutient que ce que pense la pensée est en dehors d'elle-même comme simple représentation psychologique ou idéologique, etc. Le géomètre halluciné ne fait pas de la géométrie hallucinante, il fait de la géométrie tout court. On ne peut pas halluciner les objets idéaux. C'est déjà ce que disait Descartes : « Soit que je veille, soit que je dorme, deux et deux pris ensemble font toujours quatre, etc. » Autrement dit, la pensée n'est pas l'attention vigilante en état de veille à ceci ou cela qui peut être une chimère (une tête de femme sur un corps de griffon, par exemple).

Même dans ces fantaisies, il y a des formes qui sont nécessaires, qui ne sont donc pas des fantaisies, et selon lesquelles seulement je peux fantasmer. Je peux bien me représenter des chimères, des choses qui ne peuvent pas exister comme réelles (bouccerf, etc.), mais quelle que soit la richesse de mon invention délirante, elle obéit imperturbablement aux lois d'essence. Même dans le délire, je ne peux pas me représenter un moment étendu sans le moment couleur, sans le moment substance et les trois sans les différences de couleurs, et les quatre sans la configuration, etc. Ce qui montre aussi que (1) la pensée est irréductible au cours de mes pensées ; (2) les nécessités d'essence sont traversières ou transversales par rapport aux « nécessités » réelles (qu'il ne faudrait pas appeler nécessités).

Ce qui est intéressant, c'est la définition restrictive que Husserl donne du mot « penser ». Penser, c'est penser de telles connexions, et donc finalement la dépendance essentielle des essences matérielles.

« Ce sont des distinctions objectives (*sachliche*), fondées dans l'essence pure des choses... »

Et l'on voit bien ce que veut dire « pure » dans « *l'essence pure des choses* ». Il faudrait même dire qu'il n'y a d'essences que pures, car les choses n'ont pas d'essence en tant que réelles. Cette logicité peut très bien se conjuguer avec le fait qu'il n'y a aucun ordre nécessaire du monde par exemple, mais il est probablement nécessaire que le monde ait un ordre et forme une nature.

« Ce que nous ne pouvons penser ne peut pas exister et ce qui ne peut pas exister, nous ne pouvons pas le penser : ... » (*RL III*, p. 21)

Malgré les apparences, ce n'est ni du Leibniz ni du Hegel. Il ne s'agit pas, en effet, de soutenir que l'existence du réel est le passage du possible à l'existence (Leibniz), ni que les événements sont un moment de l'auto-manifestation de l'Esprit ou de l'Idée (Hegel), parce qu'ici l'existence, redisons-le, ne désigne pas les *realia*, mais simplement la forme du possible auquel, bien entendu par ailleurs, tous les *realia*, se plient, mais non dans leur cours réel. La logique n'est donc pas connaissance du monde ; elle n'est pas analogue à une théorie physique ; elle n'est pas connaissance d'une *phusis*, pas plus qu'elle n'est psychologie. Elle est ontologie phénoménologique.

« ... : cette équivalence [entre ne pas pouvoir penser et ne pas pouvoir exister, idealiter. G.G] définit la différence entre le concept prégnant de penser et celui de se représenter et penser au sens habituel et subjectif. » (RL III, § 6, p. 21, suite et fin)

Mais ce qu'il y a d'ennuyeux, c'est que, dans ses recherches sur la phénoménologie et la théorie de la connaissance, tout comme plus tard dans le développement de la philosophie transcendantale, Husserl reprend le projet de Descartes qui ne fait pas la différence entre logique et connaissance, si bien qu'il met en avant l'idée d'un fondement logique de la connaissance.

Or, en réalité, la logique ne peut servir que de garde-fou. Les impossibilités qu'elle met au jour ne sont pas de l'ordre du fondement, comme si la connaissance était toujours connaissance d'un réel, car il n'est pas vrai que la connaissance, en tant qu'elle est liée aux conditions réelles du physique et du psychique se déduise de l'empire du logique, étant donné que cet empire est un empire formel, y compris lorsqu'il s'agit des *a priori* matériels. Il faut tenir bon sur le fait que matériel ne veut pas dire réel, et que la logicité vise l'irréalité. *Die Sachlichkeit die Sache* est toujours irréalité.

*

§ 7. Détermination plus rigoureuse de notre définition
par l'introduction des concepts de loi pure et de genre pur

« Quand, par conséquent, le petit mot de pouvoir apparaît en relation avec le terme prégnant de penser, ce que l'on vise par là, ce n'est pas une nécessité subjective, c'est-à-dire une incapacité subjective de ne-pas-pouvoir-se-représenter-autrement, mais une nécessité idéale objective de ne-pas-pouvoir-être-autrement. » (RL III, § 7, p. 21-22)

Si représenter veut dire penser, alors représenter ne veut plus dire représenter, mais être. Aussi Husserl introduit-il ici une note où il parle de « conversion ontologique » :

« La conversion ontologique amorcée par cette proposition, et décisive pour le contenu du reste de notre recherche [de toutes nos recherches G.G], de l'idée d'évidence en celle d'une loi pure d'essence a déjà été réalisée avec toute sa rigueur dans mon *Bericht über deutsche Schriften zur Logik* de l'année 1894. » (RL III, § 7, p. 22, note)

On reconnaît là le caractère obsessionnel de toute grande pensée. Et il faut souligner que Husserl partage avec Frege la thèse qu'il énonce ici.

« Cette nécessité devient, quant à son essence, une donnée dans la conscience de l'évidence [*Evidenz*] apodictique. » (RL III, § 7, p. 22, suite)

Évidence, c'est ici « *Evidenz* », et non « *Selbstverständlichkeit* », c'est-à-dire le concept d'évidence que Husserl considère comme le bon concept, et qu'il oppose à la *Selbstverständlichkeit*, à ce qui va de soi et se comprend de soi-même (banalement : « C'est évident ! que le centre de la vue est le cervelet. », ce nonobstant que je ne vois pas derrière mon cervelet.), qu'il considère comme le mauvais concept (le concept banal) d'évidence.

Notons en passant que ce dernier concept envahit sans cesse la vie intellectuelle de façon inaperçue, que, par exemple, les quatre cinquièmes de la psychologie, de la pédagogie, de la morale, etc. sont fondées sur ces types d'évidence.

Mais ici, ce qui est en question est l'évidence apodictique. Or le concept d'évidence apodictique n'est pas lui-même évident. Étymologiquement, apodictique (*apo* – à partir de ; *deiknumi* – montrer) veut dire dé-monstratif, mais il ne s'agit pas d'une démonstration renvoyant au raisonnement de la forme "puisque ceci... alors cela" ; il s'agit d'un montrer à partir de la chose même (*die Sache selbst*), et non à partir d'un enchaînement de prémisses dans le raisonnement.

En fait, l'idée d'apodicticité canalise tout ce qui vient d'être dit des objets dépendants. Elle signifie en effet qu'un objet dépendant se montre être tel à partir de lui-même. Et elle n'est pas de l'ordre de la théorie ni, bien sûr, de la fantaisie. Et il faut noter (tel est le génie des langues, non reconnu par Husserl) que *deiknumi* a pour racine *deik* qui se retrouve dans *dicere*, dire. Ce qui suggère que dire quelque chose au sens prégnant, c'est dire la chose à partir d'elle-même. Tel est l'idéal phénoménologique qui exige que le phénoménologue mette en évidence le(s) lien(s) entre les moments qui s'appellent apodictiquement les uns les autres (par exemple, le moment couleur et le moment chose). Mais, pour faire apparaître ce lien qui n'est jamais tout simplement montrable, le discours est requis.

Et le seul signe incontestable de l'apodictique est l'éclat de rire que suscite la formulation contraire. Par exemple, parler du rouge comme tel, sans rien qui soit rouge permet de s'apercevoir que ce qui se montre de soi dans le rouge, c'est qu'il est rouge *de*. De même, la conscience est « conscience de ». Toutefois la forme banalisée de l'expression de l'intentionnalité (= toute conscience est conscience de quelque chose) est injustifiée dans la mesure où Husserl l'explique par l'idée de moment dépendant. Ce qu'elle signifie alors, c'est que toute pensée est pensée d'un quelque chose *de*, qui, en tant que tel, emporte l'être.

Dans l'apodictique, le discours emporte l'être, puisqu'il est un montrer ou dire à partir de la chose même, mais l'objectualité qui est en question dans ce montrer-dire est inobjectivable, irréalisable et inexemplifiable. Car il n'y a pas d'exemple réel de la dépendance de la couleur par rapport au moment chose, ou bien il y en a une foultitude, mais elle ne prend pas en vue cette dépendance comme telle. Ce qui veut dire qu'en un sens, ce qui se montre de soi-même est imprésentable.

« Si nous nous en tenons aux énonciations de cette conscience,... » (*RL III*, § 7, p. 22, suite)

Or, ce qu'énonce la conscience de l'évidence apodictique, c'est une nécessité qui montre que le type de conscience est déduit du caractère ontologique du rapport des objets dépendants entre eux. L'évidence apodictique désigne donc la conscience que j'ai de la dépendance des objets dépendants et provient de la dépendance des objets eux-mêmes. Aussi pourrait-on presque dire que Husserl propose une théorie de la conscience reflet.

Si Husserl dit que la « *nécessité idéale objective du ne-pas-pouvoir-se-représenter-autrement* » devient « *une donnée dans la conscience de l'évidence apodictique* », ne nous méprenons pas. Sa question n'est pas celle de son devenir dans la pensée en tant qu'elle désigne les événements consciencieux d'un sujet mondain, c'est-à-dire en tant qu'elle est ma pensée. En effet, il n'explore pas les données de la conscience, mais cherche la cartographie des dépendances objectives (ou *sachlich*) qui deviennent un certain type d'avoir-conscience. Mais un tel type de conscience n'est pas une donnée de conscience. À moins qu'on nomme "donnée" un pur type, un pur tour, une pure tournure, un pur caractère.

Poursuivons la lecture :

« Si nous nous en tenons aux énonciations de cette conscience, nous devons constater qu'à l'essence d'une telle nécessité objective appartient corrélativement une légalité (*Gesetzlichkeit*) pure, déterminée dans chaque cas. » (*RL III*, § 7, p. 22, suite)

“Dans chaque cas”, parce que comme il s'agit d'essences pures matérielles, il y a une multiplicité de nécessités apodictiques génériquement distinctes, qui peuvent même être très générales comme celles que Kant a considérées comme catégoriales. Mais il y a aussi celles qui séparent l'ordre du perçu de l'ordre du signe. Ce sont deux types de légalités déterminées– *des cas de légalités*. Je ne peux pas penser le *perceptum* autrement que dans une différence fondamentale avec l'image, *imago*, ou avec le signe, *signum*. Chaque fois, cela ne pas être autrement, et c'est ce ne pas pouvoir être autrement qui donne à ma conscience une certitude apodictique qui est à chaque fois déterminée.

« Tout d'abord, il est manifestement valable d'une manière tout à fait universelle qu'une nécessité objective, en général, équivaut à une existence en vertu d'une légalité objective. » (*RL III*, § 7, p. 22, suite)

Il s'agit là de l'existence au sens idéal, et donc de l'« ontologie ». Et il faut noter l'insistance de Husserl sur ce thème de l'existence qui est au cœur de sa querelle avec Frege.

« Une individualité “pour elle-même” est contingente quant à son existence. Si elle est nécessaire, c'est qu'elle est régie par une loi. » (*RL III*, § 7, p. 22, suite)

Or, si elle est nécessaire, c'est une individualité idéale. Ce qui veut dire que le réel se plie à une pure forme.

« Ce qui interdit qu'il en soit autrement, c'est précisément cette loi qui énonce qu'il n'en est pas absolument ainsi *hic et nunc*, mais absolument, selon l'universalité de la loi. Or, il ne faut pas oublier que, de même que la nécessité dont il est question ici, dans notre discussion des moments “dépendants”, prend la signification d'une nécessité idéale ou a priori fondée dans les essences matérielles, de même, corrélativement, cette légalité a la signification d'une légalité d'essence, et, par conséquent, d'une légalité non pas empirique mais de validité absolument universelle. » (*RL III*, § 7, p. 22, suite)

Les lois d'essence matérielles se soumettent donc tous les objets du champ, bien qu'elles ne soient pas une nécessité de l'ordre des enchaînements empiriques. Quand je dis qu'elles se soumettent toutes les objectivités du champ, cela ne veut pas dire que le

fait que les étants soient de telle et telle couleur ait une nécessité logique, mais que tout étant, s'il doit être vu, doit avoir une couleur, et que, s'il doit avoir une couleur, il doit comporter le moment substance, et le moment étendue, et le moment figure. À cela, tous les objets se soumettent, non pas dans leur production intra-naturelle, mais dans la forme dans laquelle ils sont naturellement produits.

« Aucune relation avec une existence empirique ne doit limiter l'extension des concepts exprimant une loi, aucune position d'existence empirique ne doit être impliquée dans la conscience de la loi, comme c'est le cas en ce qui concerne les règles et les lois empiriques générales. » (RL III, § 7, p. 22, suite)

Et cela vaut aussi pour les lois empiriques de la nature qui relèvent d'une physique totalement mathématisée. Toutefois, celle-ci n'appartient pas à l'empire du logique, car elle n'emporte pas l'être. Pour qu'elle l'emporte, il faudrait que son genre propre – le genre mathésique – soit le sens même de l'être, et son seul sens. Mais attention la mathématique, qu'il faut différencier du mathésique, n'est pas plus une science de la nature que la philosophie n'est une science humaine.

Parenthèse : il est scandaleux que dans les facs, la philo fasse partie des sciences humaines. Il n'était pas en revanche scandaleux qu'elle fasse auparavant partie de la fac de lettres. Elle n'a absolument rien d'humain, même si tout l'être-homme de l'homme dépend de ce qui est en cause dans la philosophie, à savoir de l'être qui n'a rien d'humain. À vrai dire, on devrait créer une fac philo-maths-littérature-linguistique, et renvoyer tout le reste à la science. Je fais là une proposition de réforme de l'université, et il y en aurait d'autres à faire. Je me contenterai de celle-ci : la philosophie n'est pas un métier, car les métiers, cela se prépare dans des officines de la production.

Husserl le dit d'ailleurs :

« Des "lois de la nature", des lois au sens des sciences empiriques, ne sont pas des lois d'essence (des lois idéales, des lois *a priori*), une nécessité empirique n'est pas une nécessité d'essence. » (RL III, § 7, p. 22, suite)

Cela veut dire que les idéalités sont aussi au fondement de la *théorie* physique. Voir Koyré par exemple, qui explique comment on est passé de la détermination aristotélicienne du mouvement (or, c'est la théorie du mouvement qui détermine le concept même de nature) au principe d'inertie, qui est au fondement de la théorie moderne de la

nature, c'est-à-dire à l'idée d'un état de repos et d'un état de mouvement d'une masse quelconque, etc. Et masse, mouvement, etc. sont des idéalités relevant d'une idéalisation mathématiques du réel perçu qui, si l'on peut dire, vomissent ce perçu. Je veux dire qu'elles en sont l'épuration mathématisante, et qu'elles ne sont donc absolument pas des idéalités logiques.

Ce qui est nécessaire, ce n'est pas la nature, mais sa constitution d'être. Mais il n'y a connaissance ou science que de la nature, ou bien alors des langages formulaires de type mathématique. En revanche, il n'y a pas de connaissance au sens propre de quoi que ce soit par la logicité. Le mode d'être de l'étant ne m'ouvre pas la connaissance de l'étant en tant que réel. Il n'empêche que le réel obéit aussi aux lois idéales, mais de cela, je ne tire aucune espèce de connaissance cumulative, inventive, découvriante, du type science de la nature. En clair, la logique n'est pas science.

« Le "ne-pas-pouvoir-exister-pour-soi" d'une partie dépendante signifie, par conséquent, qu'il y a une loi d'essence d'après laquelle l'existence d'un contenu de l'espèce pure de cette partie (par exemple de l'espèce couleur, forme, etc.) présuppose absolument l'existence de contenus de certaines espèces correspondantes, c'est-à-dire (s'il est encore nécessaire d'ajouter cette précision) de contenus auxquels il appartient en tant que partie ou en tant qu'il est quelque chose d'inhérent, de rattaché à eux. » (RL III, § 7, p. 23, suite)

Cela présuppose l'existence des *realia*, mais prise purement dans sa forme.

« Nous pouvons dire plus simplement : des objets dépendants sont des objets de telles espèces pures auxquels s'applique la loi d'essence, d'après laquelle, si tant est qu'ils existent, c'est seulement comme parties de tous plus vastes d'une certaine espèce correspondante. » (RL III, § 7, p. 23, suite)

La formulation est parfaite. Mais le problème est que, déjà dans les *Recherches logiques*, Husserl confond cette idée avec l'idée que s'il y a des parties, il faut des tous en tant que tous concrets, et non en tant que « tous plus vastes d'une certaine espèce correspondante » (*i. e.* formés d'autres moments dépendants). En définitive, les moments dépendants sont renvoyés aux moments de l'indépendance comme les syncatégorèmes aux catégorèmes, ou l'abstrait au concret. Ce qui est une erreur complète sur la définition du concret et de l'abstrait.

Poursuivons :

« C'est précisément ce que vise l'expression plus concise disant qu'ils sont des parties n'existant qu'à titre de parties qui ne peuvent être conçues comme quelque chose existant

pour soi. La coloration de ce papier est un moment dépendant de celui-ci ; elle n'est pas seulement une partie en fait, mais, par son essence, en vertu de son espèce pure, elle est prédestinée à être une partie ; car une coloration prise en général et purement comme telle ne peut exister que comme moment dans une chose colorée. » (*RL III*, § 7, p. 23, suite)

Contrairement à ce que l'on pourrait croire tout de suite, cela ne veut pas dire qu'il y a des substances dont les moments dépendants seraient les modes ou les attributs. En effet, quand je dis « chose colorée », chose est aussi le moment chose, tout aussi dépendant que les autres moments. L'extrême difficulté en cette affaire est de ne pas confondre l'*ousia*, comme totalité des dépendances, et l'*ousia* comme substance. Si Husserl avait relu Aristote, et en particulier *Métaphysique Γ*, il aurait évité d'accréditer certaines pseudo-évidences sur le tout concret.

« Pour les objets indépendants une telle loi d'essence manque : ils peuvent se ranger dans des touts plus vastes, mais ce n'est pas là pour eux une nécessité. » (*RL III*, § 7, p. 23, suite)

Erreur ! C'en est une, mais purement formelle.

« L'élucidation de ce qu'il faut penser sous l'expression de se représenter pour lui-même, utilisée dans la formulation de la différence en cause [*i. e.* entre objets dépendants et objets indépendants, G.G.] telle qu'elle nous l'avons critiquée, nous a ainsi livré dans toute sa rigueur l'essence de cette différence. » (*RL III*, § 7, p. 23, suite)

Ici, les objets dépendants sont vraiment les formes de l'être et les objets indépendants, les *realia*. Et la formulation est correcte.

[*Question d'une étudiante*]

L'étudiante : Husserl appelle-t-il « objet dépendant » dans *RL III* la même chose que ce qu'il appelle « état de choses [*Sachverhalt*] » dans *RL VI* ?

G. G. : Bonne question ! À mon sens, oui, parce que dans *RL VI*, les états de choses sont toujours liés aux moments catégoriaux. Or, les catégories, dans la liste qu'il en donne, ce sont les formes de l'objet quelconque (*et, un, ou, plusieurs...*) qui sont des objets dépendants.

Étant donné que l'être n'est pas perceptible dans les *realia*, le *Sachverhalt* est la *Sachlichkeit* de la *Sache* (la choséité de la chose), à savoir de l'objet dépendant.

Nous avons déjà traversé *RL VI*, mais pas dans son intégralité. Or, après le moment où nous nous sommes arrêtés, il y a des complications dans lesquelles je n'ai pas voulu entrer, notamment la théorie des représentants. En fait, il aurait fallu la prendre en

compte et montrer qu'elle ne tient pas debout, mais qu'elle est un compromis entre l'intuition et la signification. C'était le projet initial de mon cours qui m'avait conduit à l'intituler « intuition et signification ». Mais, pour le mettre en œuvre, je me suis contenté de passer de *RL I* à *RL VI*, puis par *RL III*. J'ai donc seulement posé quelques jalons, et pour répondre à votre question, il faudrait parcourir entièrement *RL VI*.

En vérité, la question de l'intuition catégoriale est extrêmement confuse, parce qu'elle introduit des moments de formes en lesquels on ne peut pas ne pas reconnaître les moments dépendants. Mais ces moments de formes sont aussi les moments d'une certaine catégorialité, celle de l'objet en général, tandis que, par exemple avec la couleur dans *RL III*, il s'agit d'essences matérielles, donc d'*a priori* matériels et pas d'*a priori* formels. Mais il y a, chez Husserl, un flottement, car "catégorial" veut dire (voir le chapitre 1 des *Ideen I*: « Fait et essence ») soit les catégories de l'objet quelconque, soit les essences matérielles.

Il faut reconnaître que Husserl déblaye un hallier qui est confus et qui, de temps à autres, il est lui-même perdu. D'ailleurs les logiciens ont toujours l'impression de travailler dans un hallier. Frege par exemple écrit : « C'est seulement si on suit ma distinction [numéro tant] dans *Begriffsschrift* que le hallier s'éclaire ! ». Et c'était la même chose dans les conversations entre Russell et Wittgenstein. Wittgenstein posait des questions de langage qui rendaient la logique inaccessible et recréaient le hallier, et cela mettait au rouet Russell qui finissait par s'écrier : « Au diable, la logique ! ».

Il y a des variations sémantiques considérables dans l'emploi que fait Husserl de « catégorial », et de « *Sachverhalt* ». Je crois que *Sachverhalt* convient aux essences matérielles. Mais peut-on appeler *Sachverhalt* ce type d'objets dépendants que sont les objets pensés dans les syncatégorèmes, qui correspondent aux catégories de l'objet quelconque – la conscience de « et » par exemple : la conjonction A *et* B ? Je ne crois pas que ce soit une *Sachverhalt*, parce que la *Sache* est purement relationnelle. Il n'y a pas ici de *Sache* au sens où il y en a une pour l'être coloré comme *a priori*. Dans ce dernier cas, il y a bien *Sachlichkeit*, puisque le sens intrinsèque de l'*a priori* de l'être coloré dépend apodictiquement de l'être étendu, qui lui-même dépend de lui, ainsi que de l'être chose, de l'être figuré, etc. En revanche, il n'y a rien de tel dans le cas des conjonctions ou disjonctions, dans l'ordre du quantitatif (un, plusieurs, tout), et il y a pourtant un quelque chose d'effectivement pensé que l'on pourrait appeler *Sache*. Encore que dans

Sachverhalt, il y ait l'idée de comportement, et non celle de relation (*sich verhalten* = se comporter).

Bref, on ne peut pas vraiment dire que ce qui est visé à travers les catégories de l'objet quelconque soit une espèce de comportement apriorique. À l'inverse, l'être coloré est peut-être bien un comportement. En outre, Husserl trouvait *RL VI* insuffisante et il ne l'a republiée en 1913 que sous la pression de Heidegger (entre autres). En particulier, il n'était pas satisfait par sa théorie des représentants, et il avait en cela raison. Et pour ma part, je ne suis même pas sûr qu'il se soit vraiment réjoui de la victoire de l'intuition sur la signification.

[Le dernier cours de l'année n'a pas été enregistré]